

Jouy Mania

« Recte et Vigilanter »

(Avec droiture et vigilance)

Devise de Christophe-Philippe Oberkampf,
fondateur de la Manufacture des Toiles de
Jouy et premier maire de Jouy-en-Josas

La longue chevelure brune flottait au milieu des feuilles et des branches mortes parsemant la Bièvre, dans son bras naturel qui s'écoulait près de la gare. Le corps, vêtu d'une robe blanche à motifs bleus qui ondoyait autour de lui telle une corolle, était coincé derrière une souche parmi les hautes herbes, en bordure de rivière. Quant au visage, complètement immergé, il n'était pas visible depuis la rive.

Sept heures du matin sonnaient au clocher de l'église Saint-Martin lorsque Marion, partie faire son jogging matinal au son de « La Symphonie des éclairs » de Zaho de Sagazan , fit cette macabre découverte. Elle retint un cri en portant la main à sa bouche, puis s'empara précipitamment de son téléphone portable pour appeler le 112. Sous le choc, elle ne parvenait plus à exécuter le moindre mouvement ni à détacher son regard de la noyée jusqu'à l'arrivée rapide des équipes de secours et de police. Les premières ne purent que constater le décès de la victime avant d'emmener son corps dans une ambulance, tandis que les secondes aménageaient rapidement avec de la rubalise un périmètre de sécurité autour de ce qui devenait une scène potentielle de crime.

Les conclusions du médecin légiste établirent que la cause du décès était bel et bien la noyade, sans la moindre trace de coup ou de combat. Le cadavre était celui d'une femme de type caucasien d'une vingtaine d'années, mesurant un mètre soixante et pesant quarante-neuf kilos, inconnue des services de police et pour laquelle il n'existait à ce jour aucun avis de recherche. La mort était survenue peu de temps avant la découverte du corps, c'est-à-dire vers vingt-deux heures la veille, le 12 septembre. Mais qui était cette jeune fille et que diable était-elle venue faire en pleine nuit au bord de la rivière ? Avait-elle glissé, était-ce un suicide ou bien... quelqu'un l'avait-il poussée dans l'eau ?

Bien sûr, Marion fut entendue à plusieurs reprises par les inspecteurs, mais en dehors de son témoignage oculaire, elle n'avait rien à dire qui puisse étayer l'enquête. Une photo volée du cadavre prise juste après sa découverte, le visage flouté mais la robe bien reconnaissable avec ses motifs floraux bleus, fut diffusée dans bon nombre de médias et sur les réseaux sociaux. On interrogea les riverains, on lança un appel à témoins auprès des voyageurs qui étaient montés ou descendus à la gare de Jouy, auprès de tous ceux qui avaient circulé à pied, en vélo, en voiture ou en train à proximité de la rivière dans les heures précédentes ; on sonda l'ensemble des habitants et commerçants jovaciens ; on s'intéressa à toutes les disparitions et affaires de noyade mystérieuses recensées au cours des dernières années dans toute la France et même au-delà de nos frontières. Cependant, au bout de plusieurs semaines, force fut de constater que la jeune fille restait non identifiée et que personne ne l'avait aperçue à Jouy-en-Josas, pas plus le jour de sa mort qu'auparavant.

Marion restait profondément marquée par cette affaire. Le jour, elle ressentait une tension extrême et ne parvenait plus à écouter ses clients que d'une oreille lorsqu'elle les accueillait dans sa librairie. Quant à la nuit, elle voyait les mèches de cheveux sombres de la morte se déployer dans l'onde telles des lianes, remonter la berge et atteindre ses propres pieds, avant de grimper le long de ses jambes puis de son torse et d'enserrer son cou fort, de plus en plus fort... elle se réveillait dans un soubresaut, le souffle court et les yeux écarquillés d'angoisse. Elle décida de consulter un hypnothérapeute ; peu à peu, les cauchemars se raréfièrent et la jeune femme put reprendre un semblant de vie normale.

Jusqu'à cette succession de faits divers qui agita de nouveau la paisible petite commune de la vallée de la Bièvre.

Ce fut d'abord la gérante d'un café-restaurant installé dans le centre-ville de Jouy-en-Josas depuis plusieurs générations, qui fut retrouvée gisant dans une mare de sang. Elle avait a priori glissé – pourtant le sol ne devait pas être humide, le ménage étant fait habituellement la veille au soir – et s'était mortellement cogné la tête contre l'angle du comptoir en tombant. Sandrine Arenzo, âgée de quarante-huit ans, était célibataire et l'accident était survenu au petit matin. C'est un habitué du bistrot qui avait aperçu son corps étendu sur le carrelage, à travers la vitrine, et alerté la police. Une photo de Madame Arenzo posant devant la brasserie, avec ses jolis rideaux écrus parcourus de petites décors bucoliques de couleur aubergine, circula dans la presse

locale. Marion la vit et s'attrista du décès subit d'une commerçante appréciée de tous et de la fermeture prochaine d'une enseigne qui faisait partie du paysage local depuis tant d'années.

Il y eut ensuite cet entrepreneur de cinquante-sept ans, marié et père de famille, Jacques Pullmann, dont la berline percuta violemment un chêne en bord de route alors qu'il empruntait la rue de la Libération, longeant le campus d'HEC pour rentrer chez lui comme chaque soir. Une voiture neuve, aucun signe de freinage, l'homme avait foncé dans l'arbre sans raison apparente. Aucune chance de s'en sortir. L'examen approfondi du véhicule ne donna aucune explication supplémentaire et on ne trouva, cette fois encore, aucun témoin direct de l'accident.

En observant, dans le journal local, un cliché de Jacques Pullmann prononçant un discours au sein de son entreprise quelques semaines auparavant, Marion ressentit un malaise diffus, sans en comprendre la raison. Elle chercha avec soin dans l'image ce qui provoquait cette impression de gêne, mais elle ne trouva pas. Le visage souriant et l'embonpoint avenant, l'homme arborait un costume sombre et une cravate assez originale avec des dessins de pagodes et autres motifs chinois. Rien d'inquiétant à ce stade, c'était même plutôt amusant. Alors pourquoi ressentait-elle ce léger trouble en regardant ce cliché ?

Et c'est en lisant dans *L'Imprimé de Jouy-en-Josas* un article dédié à une quatrième personne décédée en quelques mois dans des circonstances tragiques dans la petite ville d'ordinaire si calme, que Marion eut une révélation. Il s'agissait cette fois du doyen du club de philatélie de Jouy-en-Josas, connu de tous sous le nom de « Monsieur Alphonse ». Marion avait entendu parler par la boulangère de ce vieux collectionneur qui avait été retrouvé par sa voisine foudroyé dans sa cuisine, victime d'une violente intoxication alimentaire, sans que l'on ait pu établir avec certitude quel aliment l'avait provoquée. On ne lui connaissait aucune allergie ni aucun ennemi qui aurait pu chercher à l'empoisonner. L'article dans lequel ses amis lui rendaient hommage était illustré par la reprise d'une photo du vieil homme présentant fièrement un carnet de timbres ornés de différents motifs ornementaux, typiques de la fameuse toile de Jouy qui fit la renommée de la ville de Jouy-en-Josas.

Tous ces motifs, Marion les reconnaissait : des chinoiseries, comme celles qui égayaient la cravate de Jacques Pullmann ; des motifs floraux semblables à ceux de

la robe de la jeune noyée ; des scènes champêtres identiques à celles qui ornaient les rideaux de Sandrine Arenzo... Différentes personnes sans lien apparent, toutes mortes de façon brutale et étrange en quelques mois au sein de la petite commune yvelinoise, et ces motifs caractéristiques de toile de Jouy présents d'une façon ou d'une autre à chaque fois : tout cela pouvait-il être le fruit d'un pur hasard ? Évidemment que non, il devenait certain pour la libraire que quelqu'un avait provoqué ces décès en les maquillant en accidents, il y avait sûrement un message subliminal en filigrane autour de la toile de Jouy. Mais quel message et à quelle fin ?

Marion ne cessait de retourner ces questions dans sa tête, tout cela n'avait aucun sens. Elle s'empressa de contacter l'inspecteur qui l'avait interrogée pour lui faire part de ses cogitations et la police s'intéressa à cette piste de *serial killer*. De fuite en rumeur, il n'en fallut pas plus pour que la légende d'un « tueur à la toile de Jouy » se répande d'abord dans la région, puis dans tout le pays, et que les journalistes affluent dans le musée de la Toile de Jouy, créé en 1977 à la mémoire de la manufacture fondée par Christophe-Philippe Oberkampf en 1760 à Jouy-en-Josas et disparue en 1843. Des reportages évoquèrent la façon dont l'emplacement des ateliers fut choisi en raison des qualités chimiques de la Bièvre propices au lavage des toiles, qui étaient ensuite étendues dans les prairies alentour, et comment la manufacture devint rapidement l'une des plus importantes indiennes du XVIII^e siècle avant de décliner, tandis que ses trente mille motifs différents passaient à la postérité.

Suite à cette médiatisation, un engouement général inattendu se déploya en quelques semaines pour ces belles cotonnades aux couleurs vives et aux motifs indémodables. Que ce soit dans l'habillement, la papeterie, l'ameublement ou la décoration, tous les créateurs s'inspirèrent de la toile de Jouy pour décliner ses thèmes de prédilection intemporels : l'amour, les arts, la mythologie, la nature, l'exotisme... Pas un chroniqueur de télévision, pas une influenceuse ou une personnalité politique qui n'arbore sa chemise, son foulard ou sa cravate en toile de Jouy. Dans les cours d'école comme dans les collèges, les lycées ou les universités, on s'arrachait les cartables, sacs à dos, stylos et autres fournitures scolaires aux imprimés rétro. Dans les bus, les trains ou le métro, les gabardines ornées de scènes champêtres côtoyaient les blousons décorés d'éléphants, de tigres ou d'oiseaux tropicaux. Dans les salles d'attente de médecins comme dans les *open-space* des entreprises ou les cafés branchés, c'était un festival de faune, de flore et de personnages immortalisés dans

des « scènes de genre » intemporelles. Jeunes et vieux, classiques et bobos, parisiens et provinciaux, les Français étaient tous atteints d'une véritable « toile de Jouy mania » !

Marion assistait avec circonspection à toute cette effervescence. Quant à elle, elle n'oubliait pas qu'un meurtrier – ou une meurtrière, après tout on n'en savait rien, en ce domaine comme en d'autres il ne fallait pas être sexiste – courait probablement dans la nature et pouvait encore sévir. Néanmoins, il fallait bien reconnaître que depuis quelques temps, « le tueur à la toile de Jouy » se tenait tranquille. Il n'y avait pas eu de nouveau décès suspect dans la petite commune de la vallée de la Bièvre depuis celui du philatéliste. La police poursuivait également ses investigations, mais sans résultat probant à ce stade de l'enquête. Les semaines s'écoulèrent et tout le monde oublia peu à peu les côtés sombres de cette mise en avant de la toile de Jouy pour n'en garder que l'aspect esthétique. Il restait très chic et tendance de s'habiller, se meubler et s'accessoiriser aux couleurs de l'ancienne manufacture.

Par un beau matin de mai, tandis que Marion s'affairait à remettre en place des livres dans sa vitrine, elle vit entrer une femme d'une trentaine d'années, vêtue d'un même imprimé en toile de Jouy du foulard aux chaussures, en passant par la veste, la jupe et le sac à main. Même la monture en plastique de ses lunettes de soleil était décorée de motifs colorés assortis au reste de la tenue. « Un peu excessif tout de même », se dit Marion in petto, tout en adressant son meilleur sourire à la cliente.

- Bonjour Madame, lui lança cette dernière, d'une voix mélodieuse.
- Bonjour Madame, que puis-je pour vous ?
- Je viens chercher des livres qui évoquent la toile de Jouy !
- « Je m'en serais doutée », pensa Marion, amusée, tout en répondant gentiment :
- Je vous aiderai avec plaisir, mais avez-vous visité le musée de la Toile de Jouy ? C'est logiquement là que vous trouverez votre bonheur !
- J'y suis passée bien sûr, répondit la *fashionista*, et j'ai en effet déniché des trésors de toutes sortes. Tout comme dans cette nouvelle boutique incroyable, qui vient d'ouvrir près de la mairie. C'est là que je me suis procuré cette merveilleuse tenue, conclut-elle avec un sourire radieux.
- Magnifique en effet, confirma Marion, toujours professionnelle.
- Mais vous savez, quand on aime, on ne compte pas, et je vous serais infiniment reconnaissante de me dire si vous avez dans votre librairie des romans, des

recueils de nouvelles ou de poèmes, des pièces de théâtre, des bandes dessinées, des livres de fables ou de contes, etc., qui se passent à Jouy-en-Josas ou en lien avec la toile de Jouy... Bref, vous m'avez comprise : je suis totalement mordue et comme le sujet est très tendance, je voudrais en parler sur mon blog. Je suis suivie par plusieurs milliers de *followers*, vous savez, ajoutait-elle rose de fierté.

Marion fit de son mieux pour répondre aux attentes de cette cliente atypique. En cherchant bien, elle trouva sur ses étagères quelques livres anciens et des albums pour enfants avec des dessins inspirés de toile de Jouy. Elle lui proposa également des biographies de personnages célèbres de la ville, dont bien sûr Oberkampf, le fondateur de la Manufacture de la Toile de Jouy, mais aussi Léon Blum et Victor Hugo, ainsi que différentes éditions de l'œuvre de Patrick Modiano, l'écrivain Prix Nobel en 2014 ayant passé plusieurs années de son enfance et adolescence au sein de la commune. Enfin, la libraire avait dans son fonds quelques ouvrages pratiques de couture ou de cuisine avec les illustrations souhaitées. La jeune femme sembla ravie de ses nouvelles acquisitions et repartit en virevoltant dans sa tenue bigarrée, croisant au passage Amélie, la stagiaire de la librairie, qui entra en poussant un soupir excédé :

- Mais qu'est-ce qu'ils ont tous avec la toile de Jouy ? Je n'en peux plus de ce truc, à la fin !

Marion lui répondit par un sourire mi complice, mi surpris par la vivacité du ton de la jeune fille, qui pouvait parfois se montrer étonnamment brusque. Quelques minutes plus tard, mue par la curiosité, elle profita de l'arrivée d'Amélie pour lui confier son commerce et se rendre dans la fameuse nouvelle boutique dédiée à la toile de Jouy dont lui avait parlé sa cliente. Flanqué d'une vitrine sur laquelle était calligraphié à l'Anglaise le nom *Au royaume d'Oberkampf*, ce magasin s'était installé en lieu et place de l'ancienne brasserie de Madame Arenzo, dont il avait conservé les rideaux emblématiques. Lorsqu'on pénétrait à l'intérieur, on était immédiatement happé par la luxuriance de la décoration : du sol au plafond, s'amoncelaient toutes sortes de vêtements, tissus d'ameublement, lampes, accessoires et objets dérivés imprimés avec les innombrables motifs de toile de Jouy : les montgolfières côtoyaient les singes et les maharadjas, qui eux-mêmes voisinaient avec un meunier et son âne, lesquels cohabitaient avec des scènes bourgeoises du XVIII^e siècle, le tout au milieu d'un enchevêtrement de fleurs et d'oiseaux chamarrés. Et le plus impressionnant de tout

cela, c'était la clientèle présente. Ou plutôt la foule. Chaque mètre carré de la boutique était investi par des hommes et des femmes de tous âges au comble de l'excitation, qui se pressaient les uns contre les autres pour trouver, qui un plat de présentation, qui un pantalon, en poussant force cris de joie à chaque trouvaille. Et celui qui semblait régner sur cet univers au premier abord chaotique mais en réalité très bien organisé, c'était un petit monsieur élégant et replet, aux tempes argentées, qui contemplait sereinement toute cette effervescence depuis son comptoir en encaissant les achats avec un sourire courtois.

Se frayant péniblement un chemin au milieu des clients agités, Marion se glissa jusqu'à l'homme et se présenta :

- Bonjour Monsieur, je suis Marion Duval, je viens vous souhaiter la bienvenue à Jouy. J'y tiens moi-même une librairie, *Des toiles et des lettres*.
- Enchanté, chère Madame, lui répondit aimablement l'homme, qui s'exprimait avec une certaine affectation et un léger accent allemand. Permettez-moi de me présenter à mon tour, je m'appelle Peter Leinwand et je suis originaire de Wiesenbach, dans le Bade-Württemberg.

« *Leinwand*, cela signifie *toile*, pensa Marion, qui parlait couramment allemand. Et Wiesenbach, c'était la commune d'où était originaire Christophe-Philippe Oberkampf ! Elle ravala sa surprise et reprit avec une gaité forcée :

- C'est extraordinaire, la vitesse à laquelle vous avez monté cette boutique et quel succès d'emblée, bravo !
- Je vous remercie, chère Madame, j'en suis fort aise en effet. Mais vous savez, je n'y suis pour rien, moi je ne suis qu'un modeste commerçant. C'est à la toile de Jouy que revient tout le mérite, à son caractère exceptionnel. Elle retrouve enfin l'immense succès qu'elle n'aurait jamais dû perdre. Elle est si belle, si magnifique, si... extraordinaire.

À ces mots, il lança un regard amoureux, presque langoureux, en direction de sa marchandise. Marion en resta interdite quelques instants puis, poussée par des acheteurs pressés, elle bredouilla un vague au revoir en rebroussant chemin vers la porte.

De retour dans sa librairie, Marion observa songeusement les passants derrière sa vitrine. Amélie avait raison, cela devenait complètement fou cette passion collective

pour la toile de Jouy. Cette dernière avait marqué l'art décoratif et restait intemporelle, mais de là à provoquer une telle fascination deux siècles après sa création ? Elle repensa aux quatre malheureux défunts à l'origine de cet emballement médiatique et social, et soudain cette question s'imposa à elle, qui aimait tant les romans policiers : à qui profitait le crime ?

Les journalistes avaient fait leurs choux gras de cette affaire de « tueur à la toile de Jouy » depuis le début, multipliant les reportages, les dossiers spéciaux puis les thématiques mode et déco. Mais cela ne faisait pas d'eux des criminels pour autant. Et s'il fallait mettre toute la presse derrière les barreaux, cela n'aiderait pas au désengorgement des prisons ni au bon fonctionnement de la démocratie. Idem en ce qui concernait les bloggeurs et influenceurs de tous poils, qui s'étaient contentés de surfer sur la vague.

Quant aux responsables du musée de la Toile de Jouy, de la mairie et de l'office du tourisme local, on ne pouvait pas non plus décemment leur attribuer quatre meurtres. Toute cette notoriété autour de la ville de Jouy-en-Josas et cette affluence étaient globalement bénéfiques pour la ville, mais tout de même, on ne plaisante pas avec la mort, surtout quand il s'agit de concitoyens jovaciens.

Enfin, la libraire repensa à sa cliente un peu particulière de l'après-midi, mais elle avait du mal à l'imaginer en tueuse sanguinaire. Aujourd'hui, cette femme était « Jouy addict », comme elle serait demain « Mickey addict » ou « Nénuphars addict », en fonction des modes et des saisons. Certaines personnes ne vivent qu'en suivant la direction dans laquelle souffle le vent.

Mais alors, qui pouvait trouver un intérêt personnel à ce que l'on parle à ce point de Jouy-en-Josas et que l'on promeuve à ce niveau extrême la toile de Jouy ?

Marion eut soudain à l'esprit le visage rond et le regard étrange du gérant de la boutique *Au Royaume d'Oberkampf* : qui était cet homme, était-ce vraiment un hasard qu'il porte ce nom particulier et vienne de la même ville qu'Oberkampf, et comment avait-il fait pour s'installer si vite dans la ville ? Elle repensa avec une certaine gêne à la façon dont il lui avait parlé de la toile de Jouy. Certes, il n'était pas le seul actuellement à raffoler de ces cotonnades mais cela confinait chez lui à une forme de fanatisme un peu inapproprié. Et puis, avec sa nouvelle boutique ouverte opportunément en si peu de temps, il s'enrichissait sur le dos de tous les autres

passionnés de toile de Jouy. Même si cela paraissait complètement fou de tuer pour ces raisons-là, cet homme semblait assez fou pour en être capable. Marion tenait ses mobiles.

Elle rappela donc l'inspecteur avec qui elle était restée en relation et lui confia ses doutes. N'ayant à ce jour aucune piste valable concernant le « tueur à la toile de Jouy », l'enquêteur prêta une oreille attentive aux allégations de la jeune libraire et mena des investigations au sujet du nouveau boutiquier. Il apparut que le fameux Peter Leinwand, âgé de soixante-deux ans, était inconnu des services de police français et allemands. Bel et bien originaire de Wiesenbach, il avait emménagé à Jouy-en-Josas quelques mois plus tôt, où il vivait seul avec son chien, un berger malinois. Interrogés au sujet de leur nouveau voisin, les habitants de sa résidence ne purent que confirmer qu'il s'agissait d'un homme affable et discret, a priori sans histoire. Quant à la mise en place de sa boutique, il avait opéré rapidement, certes, mais en toute légalité et avec des fonds propres ne nécessitant pas de contracter de crédit bancaire. En conclusion, son nom avait peut-être joué un rôle, de même que sa naissance à Wiesenbach, berceau de la famille Oberkampff, dans l'éclosion de son amour pour la toile de Jouy, mais l'homme était manifestement au-dessus de tout soupçon.

Lorsqu'elle eut vent de ces informations, Marion fut un peu déçue, voire contrariée. Elle s'était bien faite à l'idée que cet homme étrange était le coupable et que le mystère du « tueur à la toile de Jouy » allait enfin être résolu. Mais, elle avait probablement lu trop de romans et son imagination était trop fertile ; n'est pas Sherlock Holmes qui le veut. Elle décida d'en rester là et de ne plus penser à toute cette affaire, même si la « toile de Jouy mania » continuait de déferler à Jouy-en-Josas comme ailleurs, au grand dam de sa stagiaire qui ne cessait de s'en indigner.

Un jour qu'elles étaient ensemble dans la librairie et qu'Amélie rangeait la réserve, Marion trébucha sur le sac à dos de la jeune fille. Il ne la quittait jamais d'ordinaire, mais elle l'avait retiré pendant quelques minutes car il entravait ses mouvements. En se renversant, il laissa apparaître un bout d'étoffe dont la libraire reconnut aussitôt le motif de pagode : c'était de la toile de Jouy. Comment était-ce possible, alors qu'Amélie la détestait ? Intriguée, Marion tira à elle le morceau de tissu et reconnut la cravate que portait Jacques Pullmann sur le cliché publié après sa mort. Les doigts tremblants, elle poursuivit son investigation et sortit du sac un cahier duquel tomba un carnet de timbres dédié à la toile de Jouy, le même que celui que tenait Monsieur

Alphonse sur le journal. Ouvrant puis parcourant fébrilement ce qui ressemblait à un journal intime, Marion vit collés à l'intérieur la photo originale de la jeune noyée de la Bièvre ainsi qu'un menu de la brasserie de Madame Arenzo. Le tout était accompagné des confessions écrites de la jeune fille, qui détaillait ses assassinats et les justifiait par son exécution de la toile de Jouy qu'elle voulait voir disparaître à jamais. La faute à ce minuscule cagibi chez sa grand-mère, recouvert de tapisserie en toile de Jouy et où elle était enfermée pendant des heures lorsqu'elle était enfant, au moindre faux mouvement et à la moindre parole jugée inappropriée. Depuis, les célèbres motifs lui inspiraient une agressivité sans limite, virant à l'obsession. La rencontre inopinée au bord de la Bièvre avec cette jeune fille vêtue d'une robe en toile de Jouy, la vue quotidienne des rideaux champêtres de Madame Arenzo et des cravates bigarrées de son voisin, Monsieur Pullmann, puis la photo parue dans la presse du vieux philatéliste vantant les motifs honnis, lui avaient fait « péter les plombs » selon ses propres termes. Elle avait ensuite observé avec rage l'effet de ses crimes, cet engouement massif pour la toile de Jouy, qui était exactement l'inverse de celui escompté.

Terrifiée, Marion composa le numéro de la police, à qui elle expliqua à voix basse ce qu'elle venait de découvrir. Et tandis que la jeune Amélie repartait une quinzaine de minutes plus tard, menottes aux poignets, dans une voiture roulant toute sirènes hurlantes, elle aperçut par la fenêtre Peter Leinwand qui se tenait à l'entrée de sa boutique *Au Royaume d'Oberkampf*. La stagiaire darda un regard chargé de haine sur celui dont elle avait fait la fortune bien malgré elle. Il était le prochain sur sa liste.

FIN

24 359 signes.